

Esquives et parcours et cercles

Hector Ruiz

Numéro 163, automne 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ruiz, H. (2019). Esquives et parcours et cercles. *Moebius*, (163), 111–114.

esquives et parcours et cercles

Hector Ruiz

*Proche et violent – l'origine.
Toujours la même impuissante étreinte.*

*Je respire dans cet écart par lequel
Passer du flacon au lac me saisit.*

FRANÇOIS CHARRON

Je soulignais cette phrase, *Il est rare que les signes les plus nets de l'incohérence fassent défaut* (Sigmund Freud, *Sur le rêve*), lorsque mon éditeur m'a envoyé un courriel: mon manuscrit était accepté et inscrit au calendrier de production. Ce message mettait fin à un projet d'écriture déployé depuis cinq ans. Je me trouvais soudain ravins au bout du nez, vertiges aux pieds, étourdi même assis; affolée, ma mémoire projetait le souvenir du professeur qui, par compassion et sensibilité, ne m'avait pas attribué la mention d'échec à son cours de corpus d'auteur. À cette époque, il m'était impossible de répondre à l'œuvre de Witold Gombrowicz, je ne pouvais qu'en recopier des passages

entiers: *Cependant, je me vois, hélas! obligé d'attaquer leurs oraisons, de gâcher autant que possible ce rituel – mais au nom de quoi? De la plus simple et élémentaire colère qu'éveille en chacun de nous toute faute de style, tout mensonge, toute esquivé et fuite devant la réalité.* Comme lecteur de poésie, relever les fautes de style, mensonges, esquives et fuites devant le réel au moment de la lecture est un exercice fascinant. Relever ces mêmes aspects quand on écrit l'est tout autant. L'intérêt de cet exercice est proportionnel au regard critique que l'on peut porter sur son travail et sur celui d'autrui. Quand il s'agit d'écrire, jusqu'à quel point doit-on être sans complaisance envers soi-même, envers l'autre?

La mémoire est-elle une chaise électrique?

À l'UQAM, je brûlais d'envie d'être publié alors que Louise Dupré, André Carpentier, Paul Chamberland et René Lapierre parlaient postures, écritures et temps. Avec beaucoup de bienveillance, ces auteurs m'ont accompagné dans mes débuts littéraires afin de trouver un équilibre précaire entre expression poétique et expression de soi.

Je ne sais l'exacte valeur de ce vers, *la mémoire est une chaise électrique*, mais il comporte un enjeu que je ne peux plus déjouer à présent. Je tente souvent d'échapper à mon récit d'immigration. Dans mes livres, cette réalité est représentée avec esquives et détours. Je me souviens de la chambre où j'ai tenté pour la première fois de cerner les détresses de l'immigrant. Une table, une chaise, une fenêtre et la lampe qui pendait du plafond. Dans la chambre du pendu, chaque mot arraché à la mémoire était chèrement payé, mais malgré ce travail acharné, j'éprou-

vais beaucoup de difficulté à bien saisir les trous noirs du migrant. Faute de métier, l'écriture s'enlisait et le texte manquait de tension. J'ai quand même présenté quelques extraits à mon directeur de maîtrise ; il m'a dit préférer commencer un autre projet avec moi. Nous avons alors pensé et travaillé *Qui s'installe ?*

Quelques années plus tard, je tentais de formuler une réponse à la question posée par mon premier livre quand les spirales de l'immigrant sont revenues sur le métier. J'ai replongé dans les sillons de mon récit d'immigration et j'ai donné forme à mes incertitudes, mais pas pour les résoudre, seulement pour les abandonner sans jamais les oublier pourtant. Depuis, il m'arrive de rencontrer des étudiants en francisation qui ont lu *Gestes domestiques*. Leurs questions douloureuses et leur vulnérabilité me ramènent aux mille-feuilles de la mémoire et aux neiges éternelles.

Ma pratique du poème s'est poursuivie. Je me suis engagé dans la déambulation littéraire pour continuer à fuir mon histoire et à me fuir. Suis-je un disciple de Judas ? Je suis un renard dans un désert urbain. Aucun mot ne fait référence à l'immigration dans mon troisième recueil. Pour moi, cela relève de la revanche : je me suis engagé à accorder une voix aux lieux et aux sujets des lieux au détriment du moi.

Aujourd'hui, je me rends compte que chaque livre terminé laisse une trace, invisible à l'œil nu. Secrets ou blessures de guerre, à chacun ses instruments pour répertorier les encoches du passage du temps. La nécessité d'être publié et mon rapport au temps se transforment ; je ne regrette pas mes vingt ans et, encore loin de la retraite, je me trouve à mi-chemin de ma vie professionnelle. Est-ce le début de la quarantaine qui me fait réagir ainsi ? Et si, au

contraire, pour cette tranche de vie, je m'accordais la possibilité d'explorer l'*intimité bouleversante* (Paul Bélanger) à l'écoute de la singularité de la voix du poème ?

Un compromis plus qu'une promesse

En chemin vers cette nécessité intérieure, je reconnais dans cette idée de Sigmund Freud une contrainte stimulante pour relancer la création littéraire: *Le rêve n'exprime jamais l'alternative* ou bien – ou bien, *mais il recueille ces deux termes comme également justifiés dans la même corrélation*. Comment mon travail d'écriture peut-il se rapprocher de celui du rêve ? Comment condenser mémoire et imaginaire à même le vers ? Et la forme poétique, comment acquiesce-t-elle à ce type de compromis lorsque la voix du poème recèle aussi l'incertitude de son adresse ?

Dans la chambre du pendu, j'arrachais quelques aspérités à la mémoire, c'était douloureux, mais je me disais que le poème allait être « fort ». J'apprécie les textes à la carrure solide, au souffle vertical, fluides, précis, sans fautes de style, sans esquives devant le réel, sans mensonges devant soi et l'autre, mais je n'écris pas pour électrocuter le lecteur. Je pense rarement au lecteur quand j'écris. Quand j'écris, j'écoute la voix du texte. Quand mon éditeur m'a écrit pour me dire qu'il acceptait mon manuscrit, il rendait par le fait même invalide ma posture et les repères trouvés jusqu'alors. Chaque livre terminé interroge ma capacité à être présent à ce qui se termine. Chaque livre terminé met en question ma capacité à être ouvert aux formes de mon ambiguïté. Alors, comment vais-je demeurer à l'écoute des *signes les plus nets de [mon] incohérence* ? Quel apprenti écrivain vais-je devenir maintenant ?